

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 152 (2020)
Heft: 3

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BIBLIOGRAPHIE

CHRISTINE CHAILLOT, *L'Église assyrienne de l'Orient, Histoire bimillénaire et Histoire du géographie mondiale*, Paris, L'Harmattan (Religions et spiritualité. Série christianisme Études), 2020, 221 p.

Il devient urgent que, peu à peu, les chrétiens d'Occident, qu'ils soient catholiques ou protestants, apprennent à mieux connaître l'histoire et la culture des églises chrétiennes d'Orient, y compris celle qu'on appelle « non-éphésienne », parce qu'elle n'a pas accepté le concile d'Éphèse en 431. Ces communautés assyriennes ont été en effet extrêmement florissantes et prospères non seulement au Moyen-Orient où elles sont nées, mais également dans le Golfe persique, en Inde, en Asie centrale et en Chine, qui fut atteinte en 631, et ceci jusqu'aux invasions de Tamerlan (1370-1405), dont l'intolérance et la puissance destructrice sont rapidement devenues un obstacle majeur à leur développement. Si, depuis lors, elles ont subi une domination humiliante et douloureuse, ainsi que de graves persécutions, massacres et exils de toutes sortes qui les ont considérablement affaiblies, elles sont malgré tout restées vivantes en manifestant une résistance et une résilience qui forcent l'admiration. Nous remercions Christine Chaillot d'avoir reconstitué de manière aussi significative les événements essentiels de cette histoire bimillénaire de l'Église assyrienne d'Orient et de sa géographie, montrant comment la grande majorité de ses fidèles, qui habitent de moins en moins sur leurs terres ancestrales de Mésopotamie – Irak et Iran actuels –, mais en diaspora, ont réussi à maintenir une vie communautaire malgré tous les problèmes d'adaptation et d'identité qu'ils ont rencontrés dans des cultures qui leur étaient étrangères. Une excellente bibliographie de plus de trente-cinq pages est dressée en fin de volume, donnant pour chacun des neuf chapitres les références à toutes les études historiques, littéraires et doctrinales qui ont été publiées à ce jour, ainsi qu'aux différents sites d'information que l'on peut consulter sur internet. Une chronologie de l'Église assyrienne d'Orient et quelques cartes géographiques font de cette étude une référence importante en français sur ce sujet encore trop mal connu.

JEAN BOREL

MICHAEL ERLER, *Epicurus. An Introduction to his Practical Ethics and Philosophie Politics*, Bâle, Schwabe Verlag, 2020, 165 p. antique

Il existe évidemment de nombreuses introductions à la philosophie d'Épicure (341-270). L'originalité de la présente étude est double. Il s'agit en effet de six conférences données par l'auteur à Pékin devant un public d'étudiants chinois. D'autre part, le fil rouge de cette introduction est l'éthique pratique et « l'art de vivre » proposés par les épiciens – l'auteur convoque aussi Lucrèce (1^{er} s. av. J.-C.), Philodème (1^{er} s. av. J.-C.) et Diogène d'Enoanda (2^{me} s. ap. J.-C.) –, ainsi que leur attitude paradoxale à l'égard du politique. Selon l'auteur, le contexte historique et politique dans lequel l'épicurisme voit le jour, détermine largement les préoccupations des philosophes de la fin du IV^e s., en justifiant une orientation dominante de la recherche philosophique vers « un art de vivre » s'adressant avant tout à l'individu (la question est : « how to shape a happy life », p. 11). Cet aspect de la philosophie épicienne, particulièrement important en période de crise, en garantit aussi, selon l'auteur, une certaine actualité (p. 10). L'auteur

reconnaît toutefois que l'orientation pratique de la philosophie épicienne n'exclut pas les recherches théorétiques et scientifiques, comme en témoigne, par exemple, le gros ouvrage du Maître, *Sur la nature* (nombreux fragments conservés) où le philosophe développe sa philosophie de la nature (physique, psychologie et théologie) matérialiste. L'auteur traite son sujet en six chapitres (ou six conférences) : *Le sage selon Épicure : l'éthique pratique comme philosophia medicans* (1); *Le Jardin d'Épicure : culte et philosophie* (2); *La « vraie politique » épicienne* (3); *Theologia medicans : La transformation épicienne de la pratique religieuse traditionnelle* (4); *Interpretatio medicans : Épicure, poésie et orthodoxie épicienne* (5); *L'épicurisme dans la République romaine et dans l'Empire romain chrétien* (6). Comme on le voit, une métaphore (traditionnelle) parcourt toute l'étude : le philosophe est le médecin des âmes – rappelons malicieusement qu'ἐπίκουρος (*epikouros*) signifie «secourable». La philosophie, dans toute son étendue, est fondamentalement une thérapeutique (*medicans*) : il s'agit de maîtriser les passions ou d'en guérir – angoisse devant la mort, peur des caprices des dieux –, pour atteindre la tranquillité de l'âme et le bonheur. L'aspirant philosophe, le « progressant », doit constamment garder à l'esprit, en guise de viatique, la formule du « quadruple remède » (*tetrapharmakon*) : les dieux ne sont pas à craindre (ils ne s'occupent pas des humains); la mort n'est rien pour nous (elle est néant, puisque l'âme est mortelle); le plaisir (le bien) nous est facilement accessible ; la souffrance (le mal) est de courte durée et supportable. Ceci nécessite méditations et exercices, calcul rationnel des plaisirs et des peines, fondés sur les discussions entre amis, la lecture réitérée des bréviaires de l'école, méditations constantes des *exemples* de vie que fournissent les coryphées de « l'école ». L'auteur s'attache en particulier à ébranler nombre d'idées reçues, anciennes et modernes, sur l'épicurisme. La doctrine n'est ni monolithique ni définitivement figée : l'épicurisme a su se transformer, évoluer et s'adapter à des circonstances nouvelles, en particulier après sa diffusion dans le monde romain (Philodème, Lucrèce, Diogène d'Onoanda); il touche les élites instruites plutôt que le peuple ; il conjugue souci de soi et altruisme ; la formule λάθε βιώσας (« vis caché ! ») n'exclut ni le caractère philanthropique de l'épicurisme ni une certaine visée politique (la « vraie politique »), même si la politique traditionnelle, fondée sur la recherche des honneurs et cause de troubles de toutes sortes, se voit disqualifiée. Quant à la question de la religion traditionnelle, l'auteur refuse l'interprétation selon laquelle Épicure serait simplement « légaliste », c'est-à-dire disposé à se conformer aux pratiques sociales en vigueur, celles du culte aussi bien que celles de la prière. On lira avec intérêt les pages que l'auteur consacre à la prière en contexte épicien : la prière ou l'hymne (*cf.* l'hymne à Vénus de Lucrèce) garde un sens, même si les dieux demeurent complètement étrangers aux sollicitations des hommes, dans la mesure où l'accent est mis sur la transformation de l'état mental de l'adorateur devant l'*exemple* de félicité parfaite et d'ataraxie du divin bien compris, modèle du sage idéal (p. 88-99). La thèse générale selon laquelle la philosophie antique, en particulier la philosophie des époques hellénistique et romaine, est fondamentalement exercices de l'esprit orientés vers la transformation de soi en vue d'atteindre la vie bonne ou le bonheur (*εὐδαιμονία*, *cf.* p. 25), n'est pas nouvelle (on s'étonne de ne pas voir cité dans la bibliographie l'excellent Pierre Hadot). Ce qui donne tout son intérêt à l'ouvrage c'est la précision et la clarté de l'argumentation, le recours à certains textes peu connus de la tradition épicienne – Philodème, Diogène –, l'inscription des problématiques dans la pensée philosophique antérieure – Platon, surtout (étrangement, le *Théétète* n'est pas utilisé), et Aristote –, et plus spécifiquement les liens établis avec la littérature grecque et latine, voire avec les arts figuratifs (l'École d'Athènes de Raphaël, le *memento mori* de la coupe de Boscoreale). Les nombreuses références en notes sont destinées à ouvrir le texte sur des prolongements permettant

d'approfondir la réflexion. On regrettera seulement que les transcriptions du grec omettent la distinction entre voyelles brèves et longues, ce qui en rend la lecture parfois ambiguë. On recommandera donc sans réserve cet ouvrage très riche malgré sa brièveté.

JEAN-PIERRE SCHNEIDER

SAINT BONAVENTURE, *Les saints Anges, Huit sermons sur le Monde céleste*, Philosophie traduits, présentés et annotés par Bernard Verten, [Gap], Éditions et théologie Grégoriennes (Gamma), 2019, 218 p.

Si plusieurs siècles de difficultés théologiques et d'hérésies ont été nécessaires pour trouver un équilibre et un consensus doctrinal pour définir les dogmes de la Trinité et des deux natures du Christ, la hiérarchie des Anges et leur rôle respectif dans le gouvernement de la création n'a guère fait de problème. Dans les huit sermons qui sont ici traduits pour la première fois, le Docteur séraphique Saint Bonaventure déploie devant son auditoire chacun des trois ordres des trois hiérarchies angéliques, des Séraphins aux Anges, en passant par les Chérubins et les Trônes, les Dominations, les Principautés et les Puissances, les Vertus et les Archanges. Il montre comment, alors qu'ils sont créés par Dieu seul et immédiatement, l'illumination divine parvient à chacun d'entre eux à la fois directement et par l'intermédiaire des hiérarchies antérieures. C'est seulement après avoir traversé les trois hiérarchies angéliques que le Rayon divin pénètre dans la hiérarchie ecclésiastique et l'ordre humain. Un mouvement ascendant survient alors au moment où l'homme est guidé par les Anges vers un retour à Dieu, qui est le but de l'enseignement de saint Bonaventure et la finalité de la foi. Ces huit sermons sont tirés de deux ensembles différents : les quatre premiers correspondent aux sermons 70, 71, 72 et 74 qui font partie d'un corpus découvert en 1872 à la bibliothèque Ambrosienne de Milan. Les deux premiers ont été prêchés par Bonaventure en présence des papes Urbain et Clément et des cardinaux de l'époque lors du quatrième dimanche de l'Avent et de la Vigile de Noël des années 1262 et 1265. Le troisième a été donné à Reims, le 19 décembre 1266, devant tous les prélates réunis pour un synode de cette métropole provinciale. Quant au quatrième, il s'agit de notes rédigées par Bonaventure pour lesquelles on ne peut pas donner de date. Les quatre sermons suivants ont été publiés par Jacques-Guy Bougerol dans les deux volumes publiés à Rome, en 1993, aux Éditions Franciscaines sous le titre *Sermons de Diversis*. Ils correspondent respectivement aux 54^e et 55^e sermons, avec leurs « collations » respectives qui poursuivent, dans la soirée, le propos du sermon du matin. Si le premier est daté du 29 septembre 1267 pour la fête de saint Michel Archange, la date du second est indéterminée. Pour chacun des sermons, le traducteur a eu l'excellente idée de donner la liste des citations bibliques, texte latin de la Vulgate et traduction française. Il signale les écarts éventuels de ces citations par rapport au texte de la Vulgate tel qu'il a été revu et corrigé récemment.

JEAN BOREL

JOHANNES BARTUSCHAT, STEFANO PRANDI (éds), *Dante in Svizzera. Dante in der Schweiz*, Ravenne, Longo Editore (Memoria del tempo 60), 2019, 158 p.

Les huit contributions de cet ouvrage sont issues d'un colloque qui avait eu lieu à l'Université de Berne en 2015. Elles fournissent un beau panorama de la

réception de l'œuvre, de la pensée et de l'art de Dante Alighieri en Suisse. Le premier, sur l'actuel territoire de la Suisse, à avoir proposé une traduction partielle de la *Comédie* est Johann Christoph Bodmer qui en 1741 a traduit un chant de l'*Inferno*, comme le rappelle Elena Polledri dans sa contribution sur les traductions dantesques en Suisse (p. 11-28). La première traduction complète en allemand publiée en Suisse est de 1921, et c'est la même année que le P. Berthier, professeur à Fribourg, publiera une traduction française (qui vient d'être rééditée par Ruedi Imbach, Paris, DDB, 2018). Tandis qu'Anett Lütteken analyse l'apport de Bodmer à l'interprétation de Dante (p. 29-48), Michele C. Ferrari situe les contributions de Johann Caspar von Orelli (1787-1849), un des fondateurs de la théologie libérale, auteur notamment d'une *Vita di Dante* (1820), dans le contexte de l'érudition européenne (p. 85-100). Le bâlois Johann Bernhard Merian (1723-1807), qui fut secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Berlin par son ouvrage (en français) *Comment les sciences influent dans la poésie*, a indéniablement préparé le terrain pour une redécouverte de Dante en Allemagne, comme l'article de Mario Zanucchi (p. 49-66) le suggère à juste titre. L'apport de Giovanni Andrea Scartazzini aux études dantesques est étudié par Stefano Prandi (p. 116-133). Les quatre volumes de son commentaire de la *Divine Comédie* (1874-1890) et son *Enciclopedia dantesca* (1896-1905) appartiennent indubitablement à l'histoire de l'érudition dantesque, comme le montre Stefano Prandi (117-133). Parmi les qualités de la méthode de commenter de Scartazzini il faut mentionner, outre le recours constant aux œuvres mineures de Dante, l'utilisation des commentaires anciens et l'identification des sources (p. 130). L'approche de Dante que pratiquait Theophil Spoerri (1890-1974, professeur à l'Université de Zurich), est bien différente, comme le montre déjà le titre d'une de ses contributions : *actualité de Dante* (1945). Selon la présentation de Bartuschat (p. 135-147), Spoerri défendait l'idée que «la poésie doit être à la racine d'un renouvellement moral de l'homme» (p. 130). L'importante étude que Giovanna Cordibella consacre au rôle de Dante dans la conception de la Renaissance chez Jacob Burckhardt (1818-1897, p. 101-116) montre que Dante est «une figure névralgique qui marque le passage entre deux époques» (p. 112). Pour l'historien bâlois le poète italien est «une pierre angulaire» entre le moyen âge et l'époque moderne (p. 112, 116). Ce tableau instructif de la présence de Dante dans la vie intellectuelle en Suisse au xix^e et xx^e siècle est complété par une étude sur l'interprétation de Dante par le peintre Johann Heinrich Füssli (1741-1825, p. 67-83) dont les illustrations de thèmes dantesques sont aussi étonnantes que fascinantes, comme celle qui se trouve sur la couverture de l'ouvrage recensé et qui montre Virgile consolant Dante devant Paolo et Francesca. On peut donc dire que Füssli «sera pionnier d'un nouveau style de peinture grâce au dialogue avec Dante» (p. 9). Cet ouvrage collectif témoigne d'un intérêt soutenu pour l'œuvre de Dante en Suisse du xviii^e au xx^e siècle. Il est toutefois frappant que les auteurs étudiés appartiennent tous à un fonds culturel protestant. Par ailleurs, il faut noter qu'il est peu question de la Suisse romande (le cercle de Coppet autour de Madame de Staël est brièvement mentionné p. 22), mais il serait sûrement intéressant de faire quelques sondages dans l'entourage des universités romandes pour examiner comment on a enseigné et étudié Dante (on peut penser à Remo Fasani à Neuchâtel ou Gianfranco Contini à Fribourg). Le cas de Joachim-Joseph Berthier, un des premiers recteurs de la nouvelle université de Fribourg, qui a publié en 1892 une édition largement commentée de l'*Inferno* (*La Divina Commedia di Dante con commento secondo la scolastica*, Fribourg), montre déjà qu'un tel complément mérirait un examen.

RENZO RAGGHIANTI, *Le lexique du droit dans les Essais de Montaigne*, Philosophie et théologie modernes
Florence, Leo S. Olschki (Quaderni di Rinascimento 53), 2019, 138 p.

On sait que Montaigne a occupé diverses fonctions judiciaires, qu'il a été en particulier magistrat au Parlement de Bordeaux (cour de justice), à la Chambre des Enquêtes, pendant plus de dix ans. On présuppose qu'il avait fait des études de droit, peut-être à Toulouse. On sait aussi que la question de la législation et de son application a suscité chez Montaigne de nombreuses réflexions, souvent critiques ou désabusées et empreintes de scepticisme (par exemple au début du ch. XIII du livre III [« De l'expérience »]). On attendra donc d'un lexique du droit dans les *Essais* un éclairage particulier sur l'œuvre. Le *Glossaire* occupant le corps du présent ouvrage (p. 27-138), précédé d'une introduction érudite (p. 1-21), est constitué par la confrontation de la *Concordance des Essais de Montaigne* (R. Leake [éd.], Genève, 1981) avec le *Dictionnaire de droit et de pratique, contenant l'explication des termes de Droit, d'Ordonnances, de Coutumes et de Pratique* (C.-J. de Ferrière, 1758⁴), ainsi qu'avec le *Glossaire de l'Ancien Droit Français contenant l'explication des mots vieillis ou hors d'usage qu'on trouve ordinairement dans les Coutumes et les Ordonnances de notre ancienne jurisprudence* (P. Dupin et É. Laboulaye [éds], Paris, 1846). En parcourant les entrées de ce glossaire, on est frappé par l'aspect non technique et souvent métaphorique des usages que fait Montaigne de la langue du droit principalement coutumier, comprise ici dans un sens très large. On en vient même à penser que, pour une part, la langue du droit que retiennent les dictionnaires mentionnés ainsi que l'auteur s'appuie sur l'usage devenu commun de la langue et que l'auteur des *Essais* s'inscrit simplement dans une certaine continuité de ce langage commun. L'auteur est sans doute conscient d'un phénomène de cet ordre, quand il affirme : « Il faut aussi relever la formalisation encore élémentaire d'une large portion de ce lexique [juridique], et l'utilisation que le Bordelais en fait va largement dans le sens d'en limiter tout aspect technique pour le rapprocher de la langue de tous les jours » (p. 20). Quelques exemples suffiront : (1) « “adveu”, reconnaissance d'un supérieur ; reconnaissance de la vérité d'un fait, d'une dette, d'une convention », avec la citation des *Essais* : « N'y a-t-il que ces muscles et ces veines qui s'elevent et se couchent sans l'adveu, non seulement de nostre volonté, mais ausi de nostre pensée ? » (I 21,102) ; (2) sous l'entrée « loi », parmi les quatre citations données, on lit : « Les loix naturelles leur commandent encores » (I 31,206) et « Il semble aussi que les loix Romaines condamnoient anciennement à mort ceux qui avoient fuy » (I 16,70) ; (3) « “règle”, loi, ordonnance, maxime, principe », avec la citation : « Car c'est la regle des regles, et generale loy des loix, que chacun observe celle du lieu où il est » (I 23,118). Notons aussi que R. Ragghianti est l'auteur d'une autre recherche érudite sur l'ami de Montaigne, publiée dans la même série (Quaderni di Rinascimento 48, 2010) : *Rétablir un texte. Le Discours de la servitude volontaire d'Étienne de la Boétie*.

JEAN-PIERRE SCHNEIDER

ROBERT ARNAUD D'ANDILLY, *Œuvres chrétiennes (1644)*, édition critique par Tony Gheeraert, Paris, Classique Garnier (Univers. Port-Royal 40), 2019, 290 p.

Autant le nom d'Arnaud d'Andilly reste attaché dans la mémoire aux premières traductions françaises qu'il a faites de la *Vie des pères du Désert*, l'*Échelle sainte* de Jean Climaque, *Les Confessions* d'Augustin, l'*Histoire des Juifs* de Flavius Josèphe et certaines œuvres de Thérèse et Jean d'Avila, autant les *Œuvres chrétiennes*,

rassemblées et publiées en 1644, n'ont pas traversé les siècles avec le même succès. En effet, si les premières font encore autorité aujourd'hui, les secondes, malgré l'influence qu'elles exerçaient à leur époque et leurs nombreuses réimpressions, tombèrent assez rapidement dans l'oubli. L'édition critique que nous offre Tony Gheeraert, spécialiste de la création littéraire port-royaliste depuis la défense de sa thèse en 2003 intitulée *Chant de la grâce. Port-Royal et la poésie d'Arnauld d'Andilly à Racine*, poursuit un double but : redonner à cette poésie spirituelle et théologique le rang qu'elle mérite dans l'histoire des lettres et, par les éclairages historiques, doctrinaux, linguistiques et littéraires qui l'accompagnent, en montrer le rôle didactique et la valeur programmatique que lui attribuait Arnaud d'Andilly lui-même. Les textes sont reproduits dans l'état où ils furent rassemblés pour la première fois, avec l'indication des variantes qu'ont connues les éditions ultérieures. Il est important d'abord de bien replacer l'inspiration poétique du Solitaire de Port-Royal dans l'histoire, tout à la fois événementielle, théologique et littéraire, c'est-à-dire entre la fin du Concile de Trente (1545-1563) et le commencement de la controverse janséniste en 1655. D'Andilly s'inscrit en effet dans la filiation des écrivains fidèles à Rome qui, depuis le début du XVII^e siècle, ont voulu mettre au service de la dévotion la force de leur éloquence et la puissance de leurs images. Avec le *Poème sur la vie de Jésus-Christ* (1634), thème spécifique à la poésie dévotionnelle de la Contre-Réforme, il s'engage en effet «dans le combat pour la conversion des égarés et le soutien des fidèles dans leur croyance». Avec la revendication d'un style hautement figuré, Arnaud d'Andilly, dit Tony Gheeraert, «n'entre pas en contradiction avec l'augustinisme rigoureux diffusé dès cette époque par l'abbé de Saint-Cyran. Si, dans la seconde moitié du siècle, la référence à Augustin pourra nourrir une esthétique de la modération fondée sur l'économie des moyens employés, au point qu'augustinisme et classicisme apparaissent aujourd'hui inséparables, comme a su le montrer Philippe Sellier, la réflexion linguistique et rhétorique de l'évêque d'Hippone peut aussi légitimer une littérature fondée sur des principes diamétralement opposés et autorisant tous les "excès" d'une rhétorique exubérante. [...] Cette rhétorique se voit alors pourvue d'un rôle nouveau, de nature cognitive : en voilant pour les révéler les plus hauts mystères de la religion, elle devient le vecteur d'une connaissance dont la nature n'est pas rationnelle. La poésie, en tant que discours figuré, se voit par conséquent elle aussi dotée d'une fonction épistémologique : dans la mesure où, contrairement à la philosophie ou à la théologie, elle échappe à la stérilité des catégories logiques, il lui est désormais assigné la mission de connaître l'inconnaissable, en s'élevant par-delà les limites d'une raison sentie comme faible et corrompue. [...] C'est dans le droit fil du *De doctrina christiana* que d'Andilly s'autorise, pour défendre un usage effréné des figures, du souci de la Vérité divine, puisque c'est son absolue transcendance qui justifie cette profusion figurative» (cf. p. 24-26). Par l'usage de l'antithèse et de la symétrie, du chiasme et de l'oxymore suprême de l'Homme-Dieu, d'Andilly ne cherche qu'à promouvoir l'émotion du mystère par excellence, celui de l'Incarnation, «par le court-circuit ontologique qu'il provoque entre le néant humain et la toute-puissance divine». Fondamental est également le rôle de la métaphore dans la poétique du Solitaire. Ce trope, dit Tony Gheeraert, correspond à l'essence même de son entreprise : d'une part, parce que le poète reste tributaire d'une vision archaïque du monde régie par l'analogie ; d'autre part dans la mesure où il s'inscrit dans un courant de la spiritualité augustinienne qui accorde une grande place aux images. C'est bien cette perspective exemplariste, développée avant lui par Bonaventure, qui ouvre l'intelligence à l'éblouissement de la présence divine dans tous les symboles qu'il peut déchiffrer dans la nature. Et pourtant, cette richesse symbolique ne doit nullement conduire à la séduction des choses. «L'exigence d'en user sans en jouir

interdit toute complaisance et impose contrôle sur soi et retenue dans la louange. Au fond, dit T. Gheeraert, cette poésie de la nature qui craint de trop s'y arrêter traduit une ambiguïté fondamentale qui est celle-là même de l'Incarnation telle que la conçoit l'École française de spiritualité : le Verbe fait chair consacre le monde et lui confère sa sainteté, mais, du même coup, l'invalide et le disqualifie en tant que sensible, et le renvoie en définitive au néant au regard de Dieu» (p. 39). Ces quelques éclairages, parmi bien d'autres encore que l'auteur développe dans son introduction et ses notes explicatives, sont décisifs pour comprendre les *Œuvres chrétiennes* d'Arnaud d'Andilly. De la *Vie de Jésus-Christ* aux *Stances sur diverses vérités chrétiennes*, en passant par *La prière à Jésus-Christ sur la délivrance de la terre sainte* et l'*Ode sur la solitude*, les lecteurs sont invités à un magnifique parcours de la foi et de la vie chrétienne dans un temps déjà troublé par les convulsions de l'histoire. « Contre le christianisme néo-stoïcien qui fleurit depuis la fin du xvi^e siècle et enseigne l'anéantissement des instincts, d'Andilly propose une morale de la conversion des passions issue de la tradition augustinienne et thomiste, et qui au fond ressemble fort à celle qui se dégage de Polyeucte : *J'attends tout de sa grâce et rien de ma faiblesse*» (p. 41). Un glossaire de termes devenus rares en français contemporain, une bibliographie sélective des principaux ouvrages cités, un index des noms et des notions principales font de cette nouvelle édition des *Œuvres chrétiennes* d'Arnaud d'Andilly un ouvrage de référence qui honore la tradition de la poésie française.

JEAN BOREL

FRÉDÉRIC JOLY, *Robert Musil. Tout réinventer*, Paris, Seuil (Biographies- Philosophie Témoignages), 2015, 576 p.

La grande biographie de Musil (1880-1942) est celle de Karl Corino (sobrement intitulée *Robert Musil, Eine Biographie*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 2003, 2026 p.). L'entreprise de F. Joly ne duplique nullement cet ouvrage monumental – un comble, pour un auteur qui a pourtant écrit dans ses *Journaux* : « j'ai si peu vécu [sous-entendu "de choses dans ma vie"] » –, devenue la référence pour tout musilien. Pour éviter tout malentendu, l'auteur indique en note : « il me faut confesser une présomption : avoir voulu écrire un livre profondément différent [de celui de Corino] dans le ton, l'esprit, la forme comme l'ambition » (p. 11, n. 2). Il s'agit effectivement davantage d'un essai sur la vie et l'œuvre de l'auteur de *l'Homme sans Qualités* (*l'HsQ*), construit certes d'une manière chronologique, que d'une véritable biographie. Il s'agit peut-être d'une sorte de « métabiographie », dont le but est de comprendre toute une époque, mais aussi les enjeux de notre propre modernité, à partir d'une vie et d'une œuvre exemplaires. Ce livre passionnant et passionné, tente de restituer les fondements de l'entreprise littéraire véritablement titanique de Musil, en décrivant les moments essentiels, et en montrant la grandeur et l'héroïsme d'une vie dédiée entièrement à la rédaction du grand roman, doublée d'une lutte épuisante pour la stricte survie économique. L'auteur montre avant tout la cohérence et la systématicité de l'œuvre, dont Musil a toujours souhaité qu'elle fût une synthèse des grandes idées et des problématiques du siècle. Il lui importe « de s'attarder sur les conditions les plus concrètes, matérielles » (p. 13) de la genèse du roman en la reliant « à une évolution d'ensemble » (p. 14), sans faire « le récit biographique » (p. 16) d'une vie, mais de suivre Musil dans son travail d'écrivain, pour qui « la littérature a pour objet et mission d'interpréter la vie », « cette tâche d'interprétation ayant tout d'une quête existentielle » (*ibid.*). *l'HsQ* souvent qualifié de « roman-essai » est sans doute le réservoir le plus complet et le plus clairvoyant des idées qui ont façonné la première moitié du xx^e siècle et qui

restent très largement actuelles. Comme le résume P. Jaccottet, qui a tant fait pour la transmission des œuvres de Musil au public francophone, l'auteur de *l'HsQ* a réfléchi sa vie durant à la « recherche d'une vie juste dans un monde délabré » (cité p. 535). La biographie-essai de F. Joly montre en quoi la poétique de Musil est aussi foncièrement une recherche *éthique*, et que le grand roman écrit – de la fin de la première guerre mondiale à 1942, dans un temps de catastrophes – s'avère une boussole indispensable pour nous guider à travers les tumultes de son époque et de la nôtre. Les analyses pénétrantes de Musil, incarnées par une multitude de personnages – parmi lesquels Ulrich, une sorte de double de l'auteur, joue un rôle central – doublées souvent d'une ironie féroce, pourfendant la bêtise sous toutes ses formes, n'ont pas vieilli. Partageant la passion de la pensée autrichienne pour la « clarté » et la précision, le jeune Musil se préoccupe certes d'adopter une vie équilibrée, dont les ingrédients sont ses intérêts multiples pour les mathématiques, la technique, le sport, la sociologie, le droit, l'histoire, la philosophie, la psychologie, la littérature, « mais il est surtout tout entier tourné vers l'éclaircissement patient de ce qu'il pressent être un dessein capital, une "perspective infinie", presque palpable déjà de manière étonnamment précoce, quoique peu articulée. Une certitude tout de même : devenir un grand homme » (p. 56). Musil est très vite persuadé que seul le roman, l'écriture littéraire, est à même de produire cette synthèse qu'il compte réaliser des idées de son temps, même s'il faut, pour les incarner, inventer une vingtaine de personnages principaux, comme il le déclare en 1926 à Oscar Maurus Fontana. Dans des notes préparatoires pour ce qui deviendra *l'HsQ*, mais qui s'appelle encore *L'espion*, Musil note même : « Constituer au moins cent figures qui représentent les types de l'homme contemporain ». Le jeune auteur, avant même d'avoir publié en 1906 son premier roman *Les désarrois de l'élève Törless*, « n'est pas loin d'être convaincu que l'art, à la condition d'être pratiqué avec le sérieux qui convient, est en mesure de conférer une haute signification à l'existence » (p. 95). Il ne s'agit pas d'adopter une forme de cet esthétisme si courant au début du xx^e siècle, mais bien de trouver une esthétique nouvelle, qui soit en même temps une éthique, intégrant l'apport des sciences, de la philosophie, de la sociologie, etc., mais qui ne se réduise pas à une forme d'érudition ou de littérature savante. Musil écrit en effet dans les *Journaux* que « la culture de soi seule permet de libérer les grandes possibilités de la vie. Chacun est à lui-même sa propre fin ; aussi son devoir est-il de tendre au maximum de vie intensifiée » (cité p. 96). Et cette recherche ne saurait consister en l'accumulation d'« une simple masse de connaissances », car l'érudition n'est, pour Musil, que « la forme intelligente de la mort de l'âme » (*ibid.*) Durant toute sa vie, on l'a dit, Musil a été taraudé par des difficultés économiques. S'il considérait « longtemps que l'argent est un dû » (p. 155, n. 1) lui permettant de poursuivre son travail d'écriture, et s'il a survécu durant des années en publiant, parfois à son corps défendant, articles critiques et chroniques pour des journaux et des revues, il a bénéficié aussi à partir du milieu des années vingt, de dons versés par une « Société des amis de Robert Musil » d'abord à Berlin puis à Vienne (entre 1934 et 1938), qui s'est mobilisée pour permettre à l'écrivain de continuer son travail. L'auteur indique à ce propos qu'« il faut bien sûr gagner sa vie [...] mais la gagner, c'est négliger l'écriture. Se consacrer exclusivement au roman à l'inverse, c'est mettre en péril les finances du ménage. Éternel dilemme... » (p. 341). À partir de 1921, Musil va commencer à travailler à *l'HsQ* pour bientôt consacrer entièrement son existence au roman, dont une première partie est publiée en 1931, avec un certain succès. Pour l'auteur c'est « l'interprétation du dernier tiers de la vie-œuvre ou œuvre-vie (les années 1923 à 1942) » de Musil qui sera la plus délicate. Dorénavant, en effet, vie et œuvre seront intriquées, et *l'HsQ*, va bientôt prendre des dimensions gigantesques, Musil multipliant les versions possibles et les variantes, expérimentant tour à tour les

multiples facettes d'Ulrich et ses interactions avec les autres personnages. Le roman restera néanmoins, comme on le sait, inachevé. Musil est mû par ce qu'il appelle « le sens du possible ». « En une heure, où, de tout côté, il n'est plus question que d'impératifs absolus, de rétrécissement de l'horizon de vie, de négation du possible, les Musil n'abandonneront jamais ce sens du possible, cette "faculté de penser tout ce qui pourrait être 'aussi bien', et de ne pas accorder plus d'importance à ce qui est qu'à ce qui n'est pas" » (p. 476-477). Ce n'est qu'au prix de cette ouverture sur le possible d'une vie devenue quasiment impossible, du fait des circonstances historiques et des conditions matérielles toujours plus précaires, jusqu'à une quasi indigence, que l'écriture du roman a pu se poursuivre. L'auteur rappelle le rôle déterminant qu'a joué Martha Musil dans l'organisation de la vie matérielle de l'écrivain, totalement désemparé face aux exigences pratiques du quotidien, mais il relève surtout le rôle indispensable d'interlocutrice privilégiée, de lectrice, de correctrice et peut-être même de co-autrice de certains chapitres de *l'HsQ*, qu'elle n'a cessé de jouer tout au long de leur vie commune. Elle accompagne notamment l'écrivain, littéralement enfermé (de 1931 à 1933) dans son logement de Berlin, travaillant comme un forcené à son roman (dont la première partie du deuxième tome paraîtra encore en 1933), alors que l'Allemagne sombre dans le chaos nazi. « Le livre à venir, le livre sans fin, va se confondre toujours plus avec la vie même, il va garantir, justifier, porter à lui seul l'existence de l'écrivain et de sa femme, de ses "deux auteurs", du moins provisoirement. Qu'est-ce qui, en effet, rattache désormais les Musil à la vie, sinon l'écriture sans fin ? » (p. 478). En 1933 (et jusqu'en 1938), les Musil rejoignent Vienne, avant de partir en exil en Suisse, passant brièvement par Zurich pour rejoindre Genève, ville dans laquelle l'écrivain décédera le 15 avril 1942, dans un dénuement quasi complet. Après bien d'autres commentateurs, l'auteur s'interroge sur les particularités de l'écriture de *l'HsQ*. Il constate que pour Musil « la démarcation entre pensée et littérature est parfaitement superfétatoire, qu'une forme romanesque susceptible d'accueillir une dimension "essayistique", en l'occurrence fondamentalement tournée vers l'expérimentation, constitue une voie possible, et à vrai dire la seule envisageable à ses yeux [...]. Ce qu'il veut c'est un roman qui pense » (p. 43). Il ne s'agit donc pas pour Musil d'intégrer des passages réflexifs dans la narration romanesque (comme le fait, par exemple, Thomas Mann dans *La Montagne magique*), mais plutôt de trouver une forme personnelle d'expression, dans laquelle la narration se fonde dans la pensée et la pensée dans la narration. Si Musil veut toujours « raconter », sa narration ne consiste pas tant à accumuler des détails concrets ou des notations psychologiques particulières, mais il veut tenter de faire comprendre les mécanismes intellectuels qui entrent en action chez tel ou tel personnage, représentant un pan ou une tendance de la vie sociale, sans pourtant en faire un idéal-type schématique. Ulrich, qui est à la fois Musil lui-même et son interlocuteur préféré, « incarne l'irrésolution même, l'irrésolution intellectuelle, mais aussi l'irrésolution du sentiment » (p. 346) ; il cherche, comme l'écrivain le dit dans une lettre « une issue, une détermination réelle de ses actes » (cité p. 346), tout en renonçant à s'incarner dans ces « qualités » qui sont autant de déterminations familiales, sociales, historiques ou politiques qu'Ulrich rejette, parce qu'il refuse de se laisser enfermer dans leur caractère figé et fictif et parce qu'elles le coupent du « sens du possible ». Ulrich et Musil accordent sans aucun doute une valeur déterminante à la vérité, mais ils sont convaincus tous deux que celle-ci ne saurait être trouvée définitivement. Elle est plutôt comme la boussole qui permet au personnage de s'orienter dans l'aventure d'une vie conçue comme une expérience de la pensée, impliquant l'utilisation d'un véritable laboratoire conceptuel, destiné à comprendre à la fois l'époque et à élaborer une éthique nouvelle permettant d'y vivre.

L'écriture de *l'HsQ* consiste ainsi en une expérience de vie et d'écriture, indissociablement mêlées : « Le grand roman est avant tout la relation d'une *expérience*, d'une quête [...] et même d'une utopie. Mais qu'est-ce qu'une utopie ? Une définition en est donnée dans le roman, comme toujours très précise, et montrant d'ailleurs que l'utopie est intrinsèquement liée à l'idée d'exactitude : son essence, y est-il écrit, « doit être décrite comme une expérience en cours de laquelle la modification possible d'un élément appartenant à la vie, ainsi que ses effets sont soumis à l'observation » [*l'HsQ II*, p. 1927] » (p. 415). Il arrive que Musil compare son roman à « une malle qui se mêlerait des intentions de celui qui la remplit » (cité p. 495). Comme le dit l'auteur, « cet ouvrage hors norme a au fond ses lois propres, absolument uniques, qu'il impose à son auteur » (*ibid.*) Et cette lutte pour l'expression, qu'accompagne l'espoir de pouvoir terminer le roman va continuer jusqu'à la fin. Dans une lettre de 1940 Martha écrit à son interlocuteur (le pasteur Lejeune, qui fera beaucoup pour les Musil, lorsqu'ils vivront en exil en Suisse) : « Nous nous trouvons dans une situation tout à fait désespérée, et j'en ai déjà presque perdu la tête – ce qui vaut mieux toutefois que si c'était mon mari; sans doute connaît-il bien tous nos désagréments et difficultés, mais il en refoule de son mieux la pensée, sinon il ne pourrait pas travailler –, c'est donc à moi qu'incombent le souci et la conscience de notre situation sans issue... » (cité p. 520, n. 1). Dans « Alice et le maire » le film de Nicolas Parisier, la protagoniste, incarnée par Anaïs Demoustier, une philosophe qui doit redonner des idées au maire (F. Luchini) de Lyon, tient sous son bras le livre de Frédéric Joly. Nul doute que d'autres lecteurs y trouveront aussi de quoi se nourrir intellectuellement.

STEFAN IMHOOF

BIRGIT NÜBEL, NORBERT CHRISTIAN WOLF (eds), *Robert-Musil-Handbuch*, Berlin/Boston, De Gruyter (De Gruyter Reference), 2016, 1054 p.

Si la biographie de Frédéric Joly était plutôt un essai personnel sur la vie et l'œuvre de Robert Musil, ce monumental *Handbuch*, édité et coordonné par B. Nübel et N. C. Wolf, paru dans la collection *Reference*, fait le point sur l'ensemble de la recherche universitaire contemporaine, consacrée au grand écrivain autrichien et peut se lire, par conséquent, comme un état des lieux des connaissances accumulées durant les dernières décennies sur la vie et l'œuvre de Musil. Il s'agit d'un ouvrage scientifique, qui expose de manière systématique et quasi exhaustive les résultats de cette recherche. La bibliographie, qui répertorie articles et ouvrages consacrés à Musil ne compte pas moins de 154 pages, soit près de 3 000 entrées ! Les 44 contributeurs (qui, pour certains, sont les auteurs de plusieurs études) comptent parmi les spécialistes les plus reconnus des études musiliennes. Nul doute qu'une telle approche synthétique de l'œuvre de l'auteur de *l'HsQ* aurait emporté sinon son adhésion, du moins sa satisfaction. Cet ouvrage met en effet en lumière l'ensemble des problématiques qui ont occupé Musil et dresse ainsi, non seulement un portrait complet de l'auteur, mais repère surtout la richesse et la profondeur de ses intérêts multiformes, en dessinant par touches, à partir de ses idées et de ses œuvres à la fois littéraires, essayistiques ou critiques, tout un pan de l'histoire de la culture européenne de la première moitié du xx^e siècle. Du fait de sa richesse conceptuelle et de la complexité de ses approches, un tel ouvrage ne s'adresse pas uniquement aux lecteurs ou aux spécialistes de Musil, mais également à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire et à la philosophie de la culture. Ils trouveront dans le livre un foisonnement extraordinaire de faits et d'idées, dont la pertinence pour l'analyse de notre époque troublée reste entière. Énumérons brièvement les principales parties de l'ouvrage :

I. une courte *Biographie*; II. le *Contexte historique*, évoquant les problématiques de la modernité, les styles littéraires et les principaux courants de pensée contemporains de Musil; III. cette partie importante est consacrée à *L'œuvre* – subdivisée en 3 blocs : l'œuvre publiée en volumes, l'œuvre publiée dans les journaux et revues et les œuvres posthumes, tels que les chapitres inédits ou les esquisses de *l'HsQ*, ainsi que les *Journaux* – dont le contenu est décrit, puis largement analysé et commenté; IV. à VIII. ces parties (intitulées *Aspects systématiques*) sont consacrées à la reconstitution des idées et du contexte intellectuel permettant de mettre en lumière l'univers mental de Musil ; elles s'articulent en : IV. *Connaissance et Science*; V. *Culture et Société*; VI. *Littérature, Art et Nouveaux médias* (photographie, cinéma); VII. *Constructions mentales* (mystique, l'autre état, les sens des possibles, etc.); VIII. *Narration, Langage, Métaphorique et Intertextualité*; une dernière partie (IX) est consacrée à l'histoire de la *Réception* des œuvres. Chaque partie contient plusieurs études particulières qui synthétisent la recherche la plus actuelle de manière pédagogique ; mais les études de détail sont toujours reliées au projet d'ensemble (il y a quantité de renvois internes à d'autres sections du livre), dont l'ambition est, comme on l'a suggéré, la reconstitution de l'atmosphère intellectuelle, scientifique, politique et sociale de l'époque de Musil, celle de l'invention de la modernité. En 1918 déjà, Musil affirme dans un essai que « “l'homme intérieur” doit être nouvellement inventé » (p. 42) et que cette invention exige « la coopération du langage, de la cognition et de l'art » (p. 43).

Dans la partie, consacrée à la notion d'« essai », B. Nübel précise toutes les connotations que possède ce terme chez Musil : l'essai permet de rendre commensurables les domaines du « ratioïde » (qu'incarne notamment le mathématicien) et du « non-ratioïde » (qu'incarne le poète); « l'essayisme peut ainsi être défini comme la poursuite de la science par d'autres moyens » (p. 348); autrement formulé par Musil lui-même : « L'art est un moyen terme entre conceptualité et concrétude » (cité p. 350). Pour Musil, la littérature avait « une exigence fondamentale de connaissance » (p. 80), au même titre que les sciences. Il souhaitait donc qu'elle possédât une précision maximale et la considérait comme un moyen d'accéder à la connaissance de l'esprit ou de l'âme, au même titre que la science permettait de comprendre la formation des cristaux ou la génétique. Durant les années 1930, Musil s'est heurté concrètement à l'opposition d'écrivains de tendance « patriotique » (*Heimatsliteratur*), vantant les vertus de l'enracinement : sa nomination à l'Académie prussienne des arts rejetée, notamment à cause de l'opposition de certains écrivains se réclamant de cette tendance, au motif, « qu'il était trop intelligent pour un véritable écrivain (*Dichter*) » (cité p. 81). Alors que l'essai et les parties essayistiques dans *l'HsQ* marquent spécifiquement le dépassement de la coupure que nous faisons couramment entre le savoir (la connaissance, la science) et la littérature, Musil remarque amèrement que « plus un poète (de nos jours) est bête et plus il s'acharne à affirmer que l'art est un don des dieux, et que ce sont les anges ou les démons qui conduisent sa plume » (cité p. 81). Avec « Noces » (*Vereinigungen*), deux récits auxquels Musil travaille durant deux ans et demi, « pratiquement jour et nuit » (cité p. 121), il tente de trouver un style qui réunisse à la fois puissance analytique et qualité poétique. Cet effort héroïque n'a pas eu le succès escompté (ces récits n'ayant trouvé que peu de lecteurs), bien que pour B. Nübel il s'agisse là « d'une contribution importante à l'analyse narrative du discours et au récit expérimental de la littérature moderne (*der Moderne*) » (p. 153). Le style de *l'HsQ* sera indéniablement moins « expérimental », au sens où il reviendra à des canons plus classiques, bien que Musil invente avec son roman une forme personnelle – dans laquelle il tente précisément d'opérer une suture entre réflexion et narration – qui n'a guère de précédents, et dont

la qualité d'écriture est immense, comme l'ont reconnu d'ailleurs quelques contemporains, dont Thomas Mann. Ce dernier remarque en 1934, lors de l'appel qu'il lance pour la fondation de la Société Robert Musil, destinée à soutenir financièrement l'auteur de *l'HsQ* et lui permettre de continuer à travailler, que son roman constitue une œuvre «exceptionnelle, dont la signification incisive pour le développement, l'élevation et la sublimation (*Vergeistigung*) du roman allemand est hors de doute». Ce roman, dont les premières esquisses remontent à 1904 (p. 225) va occuper à partir des années 1920 la plus grande partie de la vie de l'écrivain. La thématique principale du roman est résumée par Musil lui-même en ces termes : « Comment un intellectuel (*ein geistiger Mensch*) doit-il se comporter face à la réalité ? » (cité p. 226). Il s'agit de construire un monde, dans lequel les courants principaux de l'époque se trouvent incarnés dans des personnages reflétant toute la société viennoise d'avant 1914, et dans lequel le personnage central du roman, Ulrich, l'alter ego de l'écrivain, qui est « l'homme sans qualités », devient le point focal autour duquel tourne cet univers. La technique narrative est toujours fondée sur l'ironie « qui doit contenir quelque chose de souffrant, sans quoi elle est cuistrerie (*Besserwisserei*), inimitié et compassion » (cité p. 231 ; cf. aussi p. 405). Selon N. C. Wolf, « un "homme sans qualités" est un homme qui, au nom de la connaissance scientifique moderne, a pris congé des idées reçues sur le sujet, autoconsistant et constant, identique à lui-même et autodéterminé, et qui ne considère pas que cette prise de congé constitue une perte » (p. 237). Dès lors, l'« absence de qualités » du protagoniste permet à Musil d'ouvrir la figure sur le monde des possibles, de concevoir une utopie de la vie exacte, impliquant une liberté de pensée et d'action sur laquelle pourra se fonder une éthique nouvelle. Ulrich s'oppose en particulier à la figure d'Arnheim, richissime héritier d'un grand industriel allemand, auteur d'essais réputés, qui est dans le roman le représentant parfait de l'homme pourvu de qualités, en l'occurrence, essentiellement des qualités conférées par la reconnaissance sociale. Le modèle d'Arnheim est en grande partie inspiré de Walter Rathenau, ministre des affaires étrangères de la République de Weimar et fils du fondateur d'AEG, assassiné à Berlin par des membres d'une organisation secrète d'extrême-droite en 1922, auteur de plusieurs essais (comme *La mécanique de l'esprit*), où Musil ira puiser des citations qu'il mettra dans la bouche de son personnage. En 1920, Musil avait noté dans ses *Journaux* : « Composer un homme fait tout entier de citations » (cité p. 285) ; c'est ce qu'il fera aussi, entre autres, avec le personnage de Clarisse, qui va sombrer progressivement dans la psychose, et qui ne s'exprime souvent qu'en citant des phrases de Nietzsche, que Musil a montées en une sorte de collage citationnel. Le rapport entre narration et idées est au centre de ses préoccupations esthétiques et stylistiques : il s'adresse parfois des rappels à l'ordre comme celui du 11 octobre 1929 : « Ne radote pas (*Quatsch nicht*) ! Raconte la réalité » (cité p. 481) ; dans ses *Journaux* il constate également à plusieurs reprises que les idées envahissent trop la narration et il se donne pour tâche de renforcer le caractère narratif de son roman (cf. *Journaux*, p. 692 : « Je suis devenu trop abstrait » ; il constate encore que son roman « est surchargé d'essai », p. 816). Il cherche ainsi un équilibre à jamais instable entre contenu théorique et contenu poétique, en recourant constamment, pour passer d'un domaine à l'autre, à la comparaison et à la métaphore. Dans son étude « Métaphore » (*Gleichen*), I. Mülder-Bach rappelle qu'« aucun prosateur moderne de langue allemande n'a probablement employé des comparaisons et des métaphores de manière aussi considérable que Musil, aucun n'a conféré au "sortilège" de l'analogie, "le fait d'être à la fois même et non-même" (*l'HsQ*, I, p. 906), une signification plus grande » (p. 751). Elle montre que Musil a fait un usage immoderé de la particule de comparaison « comme » (*wie*), ce qui lui permit de « ménager des passages entre réalité et possibilité, discursivité et imaginaire, pensée et sensation, intérieur et extérieur, entre le moi et l'autre »

(p. 753). Citons, pour terminer, un aspect jusqu'ici relativement négligé de l'activité littéraire de Musil, celle du feuilletoniste. Le feuilleton, un genre littéraire propre à la culture germanophone, pratiqué notamment durant la période 1918-1933, et dont les représentants les plus connus sont « Walter Benjamin, Ernst Bloch, Siegfried Kracauer, Alfred Polgar, Joseph Roth, Kurt Tucholsky ou Robert Walser » (p. 397), désigne de petits textes en prose publiés dans des quotidiens ou des revues et qui se situent entre l'activité purement journalistique et l'activité littéraire. Dans l'étude que D. Müller consacre au feuilleton musilien, l'auteur s'interroge d'abord sur la signification de ce genre littéraire en insistant sur son caractère polymorphe, allant de la petite prose « impressionniste » au développement essayistique plus abstrait et généralement assez bref. Puis il analyse les rapports ambigus et parfois même conflictuels que l'auteur de *l'HsQ* a entretenus avec lui. Ainsi, même si en 1910, dans une remarque des *Journaux* (cité p. 396) il déclare son aversion pour le feuilletonisme, il a tout de même sacrifié au genre, puisqu'entre 1914 et 1932 (de manière particulièrement active entre 1923 et 1927) il a publié et republié de petits textes dans différents quotidiens et revues de langue allemande, notamment le *Berliner Tageblatt*, la *Vossische Zeitung* et le *Prager Tagblatt* (p. 400), aussi, mais pas uniquement pour des raisons alimentaires. Musil reprendra, après les avoir revus, une partie de ces textes dispersés, dans son volume *Œuvres pré-posthumes (Nachlass zu Lebzeiten)* qui parut en décembre 1935 en Suisse, aux éditions Humanitas (p. 320). Ce volume contient des textes parfois descriptifs (comme ceux réunis dans la section « Images » (*Bilder*), tantôt plus essayistiques (comme ceux rassemblés sous le titre de « Considérations désobligeantes », sans doute en référence aux *Considérations inactuelles* de Nietzsche). Musil y parle souvent à la première personne, relève très souvent de manière ironique un trait particulier de l'époque, dans une tonalité « subjective et qui se détache des autres parties du journal » (p. 403). Il développe brièvement cette description ou cette idée, en tentant de formuler à chaque fois une « pointe » ou de livrer quelques idées qui seront davantage développées dans *l'HsQ*. Comme le dit Müller, ces caractéristiques d'écriture nous autorisent peut-être « à lire à la manière d'une collection de feuillets les chapitres du roman qui jouissent d'un fort degré d'autonomie, cette collection formant un pont entre la petite forme journalistique et la grande forme du roman » (p. 399). L'ouvrage intéressera, on l'aura compris, tout lecteur passionné de Musil, pour peu qu'il soit germanophone, mais également celui qui veut se faire une idée précise du climat intellectuel du monde germanophone de la première moitié du xx^e siècle.

STEFAN IMHOOF

ÉTIENNE GILSON, *Œuvres complètes*, t. I: *Un philosophe dans la cité, 1908-1943*, textes présentés et annotés par Florian Michel, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin (Bibliothèque des textes philosophiques), 2019, 818 p.

Ce premier volume des œuvres complètes d'Étienne Gilson (1884-1978) contient plus de cent quinze textes de nature diverse que le philosophe français a rédigés entre 1908 et 1943. On connaît de cet auteur surtout ses travaux importants sur Augustin, Thomas d'Aquin et Descartes, mais ce gros volume montre des aspects différents et moins connus de cet académicien. L'éditeur de cet ouvrage a publié il y a peu une remarquable biographie (*Étienne Gilson, une biographie intellectuelle et politique*, Paris, Vrin, 2018) qui s'ouvre sur le constat que « Gilson est une figure oubliée de l'histoire culturelle française ». Comme la biographie, le présent volume montre la part plus engagée et plus sociale de cet érudit français. Les textes

ici réunis et commentés révèlent un homme qui a pris une part active à la vie sociale, politique et culturelle de son temps. L'ouvrage s'ouvre avec la republication (p. 25-136) du petit volume publié en 1934 sous le titre *Pour un ordre catholique*. L'introduction programmatique de cet opuscule part de la constatation que le temps présent assiste au fait historique le plus important depuis la conversion de l'Europe au christianisme, à savoir la décision consciente de l'Europe «de ne plus adhérer à la foi chrétienne» et de ne plus «vivre sur le capital moral» légué par le christianisme (p. 32-33). Les préoccupations premières des catholiques au nom desquels Gilson parle sont donc : «Prendre conscience de nos principes, les affirmer, unir nos efforts pour les mettre en œuvre» (p. 35). Les divers chapitres ne traitent donc pas seulement de «l'état païen» et de l'impératif «catholiques d'abord», mais abordent surtout, sous différents angles, la question de l'école catholique. Michel insiste sur le fait que cet opuscule n'invite pas à la «sécession intérieure», mais plaide en faveur de la «mise en ordre du catholicisme excessivement désordonné» (p. 5), dans le but, selon les termes de Gilson, d'assurer «la réalisation des fins catholiques dont l'État n'assure plus la responsabilité» (p. 71). La fin visée de l'ordre catholique est de «satisfaire intégralement les exigences d'une vie pleinement catholique dans un État qui n'est pas catholique» (p. 72). Cet opuscule engagé est issu de la collaboration de Gilson avec le périodique dominicain *Sept* pour lequel le philosophe a rédigé une soixantaine d'articles entre mars 1934 et août 1935 (publiés p. 475-665). Le volume contient également plusieurs textes en anglais, dont un cours donné en 1933 à Toronto sous le titre *Christian Social Philosophy* (p. 209-292). Cet intéressant enseignement, dont le but est de montrer «the influence of that same Christian revelation» sur la pensée politique médiévale et moderne (p. 209), prépare sans doute le futur volume sur *Les Métamorphoses de la Cité de Dieu* de 1952. Les interventions de Gilson à propos de la seconde guerre mondiale méritent également d'être mentionnées (elles sont toutes antérieures à l'armistice de juin 1940) : *L'Europe et la paix* (p. 335-351), *La France dans le conflit actuel* (p. 743-747), *La France et la guerre* (p. 749-751). Dans ces textes, Gilson pourfend le pacifisme et le neutralisme et invite à avoir «le courage, enfin, de proclamer cette simple vérité que la guerre pour laquelle nos soldats se battent, Anglais, Canadiens et Français, est une guerre juste, entreprise sans haine pour une cause juste» (p. 351). Plusieurs contributions concernent le métier d'historien de la philosophie. On peut mentionner le projet déposé en 1931 au Collège de France en vue d'un enseignement de l'histoire de la philosophie médiévale (p. 165-168) ou le long compte rendu du Congrès international de philosophie de 1932 (p. 767-800). Il faut souligner que Gilson, dans son projet d'une chaire de philosophie médiévale au Collège de France critique la «croyance en une philosophie médiévale latine autonome» et insiste sur la contribution significative des penseurs arabes et juifs au développement de la pensée chrétienne (p. 167). Il souligne donc «l'unité spirituelle profonde qui établit entre Avicenne, Averroès, Maïmonide et les penseurs chrétiens des liens autrement intimes qu'on le suppose ordinairement» (p. 167). Dans son *Examen de conscience* (p. 189-197), il s'interroge sur les liens entre l'histoire, la vérité et l'apologie. Il se demande s'il veut être historien pour être apologiste, et le célèbre défenseur de la possibilité d'une philosophie chrétienne apporte la réponse suivante à cette interrogation : «Mon histoire ne serait pas ce qu'elle est si je n'étais catholique, mais sans mon histoire je ne serais pas le catholique que je suis» (p. 196). Les notes de l'éditeur de ce volume aussi riche qu'instructif sont discrètes mais permettent de bien situer historiquement les textes réunis. Il est incontestable que ce premier volume des *Œuvres complètes* révèle des aspects insoupçonnés de cet important historien de la philosophie. Il est patent que cet ensemble de textes fait bien comprendre au lecteur attentif à quel point le projet âprement défendu par Gilson d'une philosophie

chrétienne est solidaire du désir d'une *société chrétienne*. On peut dès lors bien saisir le sens de l'accusation que Gilson adresse (dans un texte de 1934) à l'auteur de la *Divine Comédie*, à savoir d'avoir commis un crime : « Le crime de Dante, car c'en est un, fut de ruiner à la fois l'unité de la sagesse chrétienne, en isolant la foi de la raison, et l'unité de la chrétienté, en isolant de l'ordre spirituel, l'ordre temporel qui doit s'y subordonner » (p. 502-503). Le lecteur stupéfié lit avec un certain étonnement que selon Gilson le poète et philosophe italien aurait ainsi sonné le « glas de la chrétienté ».

RUEDI IMBACH

RABINDRANATH TAGORE, *Œuvres*, Paris, Gallimard (Quarto), 2020, 1 630 p.

« Rarement l'argile humaine a-t-elle montré plus beau visage d'homme, disait Saint John Perse de Rabindranath Tagore (1861-1941). Il s'assit parmi nous comme l'hôte dans les fables : vêtu d'étoffe blanche et porteur de message. Il nous parlait en musicien autant qu'en philosophe, avec cette douceur étrange, dans le regard, des âmes très altières. Une légende l'entourait comme une aura de grâce. Et de cette légende nous aimions retenir ceci : que des poèmes de jeunesse aient pu rejoindre l'anonymat sur d'humbles lèvres de vivants... » Il ne pouvait donc pas y avoir de plus généreuse idée que celle de concevoir ce volume *Quarto* de plus de mille six cents pages, offrant pour la première fois au lecteur français la possibilité d'explorer l'ensemble de l'œuvre poétique, romancière, théâtrale, philosophique, religieuse, politique et artistique de Tagore, en la replaçant, grâce à un fil chronologique précis qui permet de suivre l'évolution de sa pensée, dans son contexte historique et culturel unique, celui d'une Inde en plein éveil d'indépendance. Premier auteur non-occidental à recevoir le prix Nobel de littérature en 1913, Rabindranath Tagore était doté d'une extraordinaire clairvoyance : l'élévation des peuples ne pourra se faire, disait-il, qu'au travers du développement de la connaissance et de l'art par une éducation en osmose avec la nature. Fondamentalement tourné vers la jeunesse et préoccupé par son avenir, il incarnait selon Gandhi la « Grande sentinelle » de l'Inde. Ce qui ne l'a nullement éloigné de l'Occident où il accepté de participer à de multiples rencontres littéraires, philosophiques et culturelles au cours desquelles il noua des liens aussi précieux que féconds. Comme le dit le présentateur Fabien Chartier : « si la pluralité des dimensions de l'œuvre et la diversité des domaines abordés ont de quoi déconcerter, un trait toutefois les unit en profondeur, la quête du beau et de l'harmonieux. C'est elle qui motive les choix ainsi que les initiatives du poète et qui donne à l'ensemble sa cohérence ». Et c'est bien ce qui ressort avec une particulière clarté dans l'un de ses derniers ouvrages, le dernier que reproduit intégralement cette anthologie : *la Religion de l'homme*, qui date de 1933 et rassemble les conférences Hibbert données à Oxford au Manchester College, pendant le mois de mai 1930 : « le fait qu'un seul thème s'y retrouve tout au long, écrit-il en préface, me prouve que la religion de l'homme a évolué dans mon esprit, pas simplement comme un sujet philosophique, mais comme une expérience religieuse. À vrai dire, une très grande partie de mes écrits, depuis les premières productions de ma jeunesse inexpérimentée, jusqu'au temps présent, porte une trace presque continue de l'histoire de ce développement. Aujourd'hui je deviens conscient que les œuvres que j'ai commencées et les mots que j'ai prononcés sont liés profondément par une unité d'inspiration, dont la définition appropriée m'est restée souvent non révélée. Dans le présent volume, j'apporte le témoignage de ma vie personnelle que je me suis efforcé de rendre précis. Quelques-uns de mes lecteurs trouveront là matière à un intérêt psychologique ; mais j'espère que pour d'autres, ce témoignage aura sa propre valeur idéale qui importe pour un sujet tel que celui de la religion » (p. 1317). Et

Tagore d'affirmer en conclusion, après avoir développé les thèmes qui lui sont chers comme l'univers de l'homme et l'union spirituelle, le prophétisme de Zarathustra et la solidarité entre les races, la liberté spirituelle et les quatre étapes de la vie : « ce que j'ai essayé de montrer dans ce livre est le fait que, quel que puisse être le nom donné à la Réalité divine, elle a trouvé son sommet dans l'histoire de notre religion, grâce à son caractère humain, donnant un sens à l'idée de péché et de sainteté, et offrant une base éternelle à tous les idéaux de perfection qui ont leur harmonie avec la propre nature de l'homme ». (p. 1411). D'excellents dossiers sont ajoutés à la suite : d'abord, *Tagore vu par ses contemporains* dans lequel s'expriment des écrivains et des philosophes comme Mircea Eliade et Saint John Perse, André Gide et Henri Michaux, Claudel et Romain Rolland, Bergson et Georges Duhamel, et ensuite *Tagore et l'art* où différentes plumes invitent le lecteur à l'appréciation du talent de peintre que Tagore a manifesté de manière si originale, et enfin un ensemble de contributions littéraires, théologiques et linguistiques sur le thème de « la traduction et de la réception du *Gitanjali* en France ». Pour guider le lecteur dans sa découverte de l'œuvre de Tagore, un appareil critique propose, d'une part, des notes éclairant les références littéraires, historiques, mythologiques ou culturelles auxquelles renvoie l'auteur ; d'autre part, un glossaire répertoriant et explicitant les termes et notions philosophiques et religieuses propres à la culture indienne. Figurent également en fin de volume une galerie de portraits, livrant un éclairage sur les personnalités de l'entourage de Tagore, ainsi que deux cartes, l'une consacrée à l'Inde, replaçant les différentes villes où le poète a séjourné, l'autre, retracant ses voyages à travers le monde, entre 1912 et 1934.

JEAN BOREL